

L'AVEU.

Trois accords très doux termi- nent la mélodie. Trois ac- cords mineurs, dont les notes s'é- grenaient, lentes et comme volées par une infinie tristesse. Puis tout s'éteignit, le son grêle de l'instrument et la voix pre- nante, la voix splendide dont les vibrations affluées battaient encore, soutenues par le souffle léger d'une nuit de printemps. Et, lorsqu'il eut fini de chanter, lorsque l'âme douloureuse de la mélodie slave se fut exhalée en une dernière plainte, l'aveugle, dans un geste très las, lâcha glisser ses mains pâles des tou- ches du clavier.

cependant, elle le savait, couse- tir c'était sacrifier sa jeunesse à la passion jalouse d'un être dis- gracié, c'était se murer, pour tou- jours dans une vie d'abnégation. Dire que d'elle seule dépendait le bonheur de cet homme, qui le régénérerait et en ferait un fort! Un mot... c'était le gouffre, l'abî- me, dans lequel fatalement il retomberait. Un mot, et c'é- tait la route vers la lumière, l'a- cheminement vers la paix. Dans un geste d'extrême souf- france Marie mourut sur son front jeune par l'étreinte nerveuse de ses doigts crispés. L'épreuve tourmentante allait-elle douc point prendre fin? Un instant, elle demeura im- mobile, les yeux fixés, écoutant mourir dans la nuit la voix triste qui montait vers elle comme l'en- ceinte d'une suprême adoration. Plus que jamais elle eut, en cette minute, l'impression déses- pérée qu'elle était à la fois pour lui son univers et sa raison de vivre et que Dieu l'avait placée sur le chemin de cet homme afin de guider ses pas incertains à travers la vie. Alors la pitié revint à son cœur de femme, et Marie, se le- vant, vint mettre un baiser sur le front pâle de l'aveugle.

EPITAPHE.

Pendant quelques minutes il resta pensif, les nerfs frémissants et tendus, croyant encore enten- dre chanter autour de lui les harmonies délicieuses du mor- ceau. Puis les battements sourds de son cœur enlêvé s'apaisèrent graduellement, et dans la pièce emplit de nuit il n'entra plus bientôt qu'un acte parfum de la- vande et de bruyères sauvages. Un bruit léger de pas se fit entendre et, dans un rayon de lune, une forme blanche entra. L'aveugle, inquiet, se retournant, tendit les bras comme pour se protéger. "N'ayez pas peur, dit alors une voix lente et musicale, c'est Marie qui vient vous de- mander d'écouter votre chant lui, près de vous." Le rayon qui l'avait éclairée s'attardait maintenant dans les plis de sa robe. On ne voyait d'elle que la blancheur neigeuse de son costume qui semblait dans l'ombre, l'envelopper d'un nuage, et cependant on avait l'impres- sion de quelque chose de très doux, de très pur, d'une sorte de grand lis blanc subitement éclo- dans cette nuit.

Il y a cinq ans, à la fin de mai, Heredia se rendit à Rouen pour l'inauguration du monument de Maupassant, à laquelle il devait présider. Je fis route avec lui; nous étions seuls. Contraire- ment à son humeur habituelle, il était silencieux, rêveur. Il relut son discours, et ce ne fut guère qu'an delà de Mantes, à l'entrée du pays normand, qu'il se mit à causer. Il me parla de ce pays, des liens qui l'y rattachaient, par toute la lignée maternelle: il les avait consacrés par une tombe où reposait sa mère, et je com- pris, ce jour là, que des mêmes hauteurs de Bon-Seours, sous le même ciel tendre et bleu, où flotte éternellement la voile des brumes fuyantes, il voudrait à son tour contempler les ombres du passé et chercher la lumière d'un delà. Ces lieux évoquaient en moi les mêmes impressions: c'est de Rouen qu'est venue ma grand-mère, pour habiter le pays bas-normand; mon arrière grand-père maternel a dû plaider au Parlement de Normandie devant le président d'Ouville, arrière grand-père maternel de Heredia.

De nouveau, dans la puraté bleue du soir, la chaude voix s'éleva solennelle par un long arpegge. Marie ferma les yeux, et tout son corps frêle étendu prit alors une attitude d'infini recueillement. Une à une, dans la silence, les premières paroles faiblement murmurées s'éteignirent. Puis, comme un ardent cri de déses- pérance, le chant monta tout à coup, plein d'un délire éperdu, disant toute la souffrance d'une âme condamnée à l'éternelle nuit.

Nous arrivâmes ainsi, tout émus des choses d'autrefois, de l'air du pays, de ses traditions et de son génie. Heredia en fit, de- vant le buste de Maupassant, une évocation magnifique. Son paysage de Rouen, pour la pré- cision des lignes, l'étendue de la vision et l'ampleur de l'ambiance, en ce cadre de médaillon, n'est comparable qu'au chef-d'œuvre de Rodin: "Normandie natrix." Le poète n'y traînait pas plus sa personne que, dans son bas-relief, le sculpteur n'intro- duisit sa figure. Quelques mots seulement, qui passèrent indiffé- remment par leur généralité même, mais que je retins au passage et qui devinrent pour moi comme le point d'élection d'où partait toute la clarté du discours. Je les entends encore, scandés par le rythme étrange, le rythme rompu de sa parole, qui s'arrêtait parfois, comme un cœur qui se recueille et cesse un instant de battre, pour se reconquérir assés- tés et vibrer à l'infini: "La pieuse colline de Bon-Seours où les morts aimés sont plus proches... du ciel." Quand il trappa, après une pause courte, la cadence éclatante et douce de ces deux mots: "du ciel", il me sembla que le poète briaist, pour la première fois et pour la dernière peut-être, l'amertume d'art où il tenait si fort à se renfermer.

La oéromonie achevée, nous montâmes ensemble au petit ci- metière. Il rampe et s'accroche sur le versant de la colline où se fait le pèlerinage célèbre dans tout le pays normand. Le jour tombait, dans la transparence du printemps tardif, encore tra- versé par les froideurs d'un hi- ver qui ne voulait pas partir. Une dalle de pierre, une grille de fer, un lierre aux feuilles ra- jeunies, des branches épaisses à peine, une promesse de roses tendres, na laurier toujours vert. Tandis que le poète se recueillait en ses pensées, je parcourais du regard ce paysage que, tout à l'heure, il dérolait devant nous dans les images colorées de sa parole. Du haut des éboulements verte, déchirés, de roches grises, dans le cadre de ses collines et l'envelop- pement des forêts, je découvrais la noble ville, métropole de l'art gothique, la masse de ses toits d'ardoise qu'illuminaient ou qui voilent le soleil et les nuées, une immense et vivante d'où s'élançait... la foule des clochers et des tours. En bas, dans la plaine, silivion du fleuve, "la

grande, à travers la magnificence des vergers et des herbages, des- cendant majestueusement en d'immeuses méandres, charrie vers son vaste estuaire et dé- verse dans la mer, et de là sur le monde, la richesse de la France." Or, parmi tant de richesses, je pensais que ce fleuve avait porté vers "l'île lointaine" la femme dont était né le poète qui venait s'agenouiller là, comme au pied de ce lit des ancêtres, lit de nais- sance et lit de mort, qu'il a illus- tré dans un de ses sonnets. Il y reposa, désormais; rien n'y sau- rait troubler ses visions splen- dides et ses rêves magnanimes; l'ombre de celle qui berça son en- fance veille sur son dernier som- meil. Il a dédié son œuvre aux mères de cette mère très aimée et très aimante, il lui a confié la garde de son âme et cette âme est bien gardée. "... C'est ma mère, étranger!"

grande, à travers la magnificence des vergers et des herbages, des- cendant majestueusement en d'immeuses méandres, charrie vers son vaste estuaire et dé- verse dans la mer, et de là sur le monde, la richesse de la France." Or, parmi tant de richesses, je pensais que ce fleuve avait porté vers "l'île lointaine" la femme dont était né le poète qui venait s'agenouiller là, comme au pied de ce lit des ancêtres, lit de nais- sance et lit de mort, qu'il a illus- tré dans un de ses sonnets. Il y reposa, désormais; rien n'y sau- rait troubler ses visions splen- dides et ses rêves magnanimes; l'ombre de celle qui berça son en- fance veille sur son dernier som- meil. Il a dédié son œuvre aux mères de cette mère très aimée et très aimante, il lui a confié la garde de son âme et cette âme est bien gardée. "... C'est ma mère, étranger!"

Ce lien du sang maternel n'é- tait pas le seul, entre le poète, né d'un père espagnol, et notre pays. Il y avait aussi des at- taches de poésie, et il s'enorgueil- lissait à le rappeler. Nul ne sa- vait mieux que lui par quel che- min le génie espagnol était venu, autrefois, se greffer en ce même Rouen, sur le génie normand. Ces routes étaient familières à Heredia, car il les avait parcour- ues lui-même près de trois siè- cles après Corneille. Il connaissait et par le menu, comme il connaissait toutes choses de l'histoire et de l'art, vivantes et muettes, les antiques rela- tions de l'Espagne et de la Nor- mandie: comment les navires à voiles brunes amenaient à Rouen les oranges et les vins capiteux tant goûtés de nos ancêtres; comment les marchands espa- gnols possédaient à Rouen, à côté de leurs caves et de leurs comptoirs, des librairies florissantes.

On apprenait alors et on par- lait, à Rouen, l'espagnol comme, de nos jours, l'anglais, et mieux peut-être. On le savait beaucoup. Il existe des éditions d'auteurs espagnols timbrés et datés de Rouen. Corneille connut, en leur texte original, le "romance" du Uid et la pièce de Guil- hem de Castro. Ce fils de légiste qui, pour le train commun de la vie, plaidait au Parlement, s'as- simila les poèmes espagnols avec la même aisance que plus tard cet autre petit-fils de juge nor- mand, revêtu des Espagnes d'outre-mer, s'assimila le génie d'un Flaubert et d'un Maupas- sant.

C'est qu'entre la conquête averse, inquisitoriale et féroce de Bernal Diaz et la conquête ara- ricienne, casiste et possessive de Guillaume le-Bâtard le con- traste n'est guère que dans le costume, et il se découvre dans le fond d'étranges affinités. Vikings ou Conquistadors, c'est le même vol de gerfauts, le même appétit de l'or, la même "inquietude des lieux nouveaux", le même en- chancement des étoiles nouvelles, le même orgueil à fonder de em-pires, à élever des bâtisses au- perbes, symboles de la conquête: "Que ce soit à Carthage, des Indes, les forts et les con- vents nus; en Sicile, les stucos- aires aux parés de mosaïque, couronnées de colonnes d'or, ou dans Rouen même, les levées au- dacieuses des pierres, "Salut-Osea, reine de l'art rayonnant, avec sa couronne de lys; Salut- Maclou aux belles portes et la cathédrale géante." Et sous la voûte de ces tem- ples, en contraste avec cet acte de foi qui monte aux nues, la dalle froide, l'obscurité, l'efface- ment de l'être humain, la re- traite de l'homme en soi-même, le secret de l'âme, le secret de Cor- neille, le secret de Flaubert, l'im- personnalité de l'œuvre et de l'artiste. Ces traits si particu- liers du génie normand, nul ne les saisit d'une intelligence plus compréhensive que Heredia. Etait-ce de son art propre ou de l'art de Maupassant et de celui de Flaubert qu'il entendait par- ler quand il louait en eux "la vo- lonté évocatrice et l'impassibilité, ces deux qualités maîtresses de l'artiste créateur?"

Quand il remontait à Corneille, il vantait en lui l'art du vers, aussi subtil et scrupuleux que l'art de raisonner les actes et de scruter les pensées. Il citait, à titre d'exemple, les retouches in- cessantes et infinies du poète, la recherche de la seule rime, du seul mot, de la place unique d'un il rayonne sur les autres mots, et, du même coup, se nuance de leur reflet; l'effort inlassable vers la perfection. Il admirait en cette langue du premier dix- septième siècle, toute chaude en- core de la Renaissance, la ver- deur, le dru, le ramassé de l'expression, la franchise, la vail- lance et la majesté de l'allure, l'indépendance et la fertilité de la rime; la beauté du verbe, le terme technique, le terme de mé- tier jeté, comme une note ha- maine, dans le discours des héros; le mot familier servi com- me la pierre précieuse et relevé en sa noblesse native; les rac- courcis puissants et les choses de

la main qui crayonna l'âme du grand Pompée et l'es- prit de Cinna

enfin, le vers plein d'âme, le vers d'harmonie et de douleur, qui se détache, çà et là dans ces poè- mes tragiques, comme la fin d'une strophe ou la cadence d'un sonnet: Toujours aimer, toujours souffrir, toujours mourir.

La vers français, auquel il avait apporté l'élégance sobre, la ma- jeauté aisée, la grandeur verbale avec toute la somptuosité des couleurs, des ornés et des joyaux d'Espagne, il aimait à en mon- trer chez le vieux maître nor- mand le relief héroïque et la frappe de médaille. Il retrou- vait, en Corneille, le squelette gradiose de son propre vers, ainsi que, chez son maître Vir- gile, les guerriers devaient, à la majesté des ossements enfouis, la structure des géants d'autre- fois.

Heredia se réclamait non seu- lement de Corneille, mais aussi de Malherbe. Il s'en était largem- ent assimilé la prose à la fois précise et grandiloquente. Reli- sés les rares, les trop rares ha- rangues de Heredia et comparez ses éloges, riches d'imortalité, à ceux que Malherbe décernait à Richelieu: c'est la même coupe, le même rythme vigoureux et plein de la très grande prose clas- sique. Qui de nous n'a évoqué l'image chevaleresque du poète du grand Henri, le jour où l'au- teur des "Trophées" devant la plus officielle assemblée de la plus protocolaire des républi- ques, s'avisa de parler au tour de Russie au mode, très matten- du, en ce lieu hiérarchique, dont le poète gentilhomme, en pleine monarchie, parlait au roi de France:

Et ton front, cette fois, Sera cent de rayons qu'on ne vit Jamais luire Sur la tête des rois.

Puisqu'il a rendu à notre terre normande cet hommage de la traiter en terre maternelle et qu'il a jeté sur elle un peu de la gloire qu'il a répandue, pour des années et des années, sur les let- tres françaises, j'en appelle au poète dont l'œuvre, aussi brève que la sienne, fut, comme la sienne, illustre, encore que, pour l'honneur de notre temps, Heredia le dépasse de la tête, et je lui voue pour épitaphe ce vers qui renferme toute sa vie et toute sa gloire:

Belle âme aux beaux travaux sans repos adonnée.

ALBERT SOREL de l'Académie française.

Etre dans la Manche de Quelqu'un

Connaissez-vous l'origine de l'expression "être dans la man- che de quelqu'un"? Sous l'ancienne monarchie, parmi les personnages proposés à la garde et à l'éducation des fils de France, on distinguait les "gentilshommes de la manche", et on les appelait ainsi, parce que, étant chargés de veiller constam- ment sur la personne du jeune prince, ils ressemblaient à la bonne d'enfant qui dirige un bambin et se tenaient constam- ment aux côtés du futur roi pour veiller à la sécurité de sa per- sonne. Quand le jeune prince arrivait au trône, les gentils- hommes étaient donc mieux pla- cés pour obtenir ses faveurs, de sorte qu'on avait coutume de dire: "Il y a des faveurs pour ceux de la manche." Je ne suis pas dans la "manche" du prince.

GRANDES EGLISES.

Sait-on que Notre-Dame de Paris ne peut contenir que 21,000 personnes; la plus grande église du monde est celle de Saint-Pierre à Rome, elle peut abriter 45,000 personnes. Le dôme de Mil- lan en contient 37,000; Saint Paul à Rome, 32,000; le dôme de Cologne, 30,000.

Puis viennent l'Eglise Saint- Paul, à Londres, et celle de Pé- tronsius, à Boulogne, avec de la place pour 25,000 dans chacune. La Hagia Sophia, à Constanti- nople, maintenant entre les mains des Turcs, moquée de Sophie, peut recevoir 23,000 per- sonnes; Saint Jean-de-Latran à Rome, 22,000; le dôme de New York, 17,000; la cathédrale de Pise et celle de Saint Etienne à Vienne, chacune 12,000; l'é- glise de Saint-Marc à Venise, 7,000. Ajoutons que le nombre de places de ces édifices n'est pas en rapport avec la superficie qu'ils occupent.

Français Romains.

Paris, 16 octobre.

Le télégraphe nous a annoncé la mort, à Rome, du duc de Ga- lese, qui était Français et duc ro- main en même temps, portant un ancien titre qui lui venait de sa femme.

Il s'appelait Haridouin, fils d'un petit propriétaire de Normandie. Il était simple sergent dans l'ar- mée française qui, en 1849, alla assiéger et prendre Rome pour le restituer au Pape. C'était un beau petit sergent, la moustache en croc, l'œil vif et l'esprit ouvert, qui, par le hasard d'une rencon- tre, fit la conquête de l'héritière des Galeas et l'épousa.

Cela étonna bien un peu la so- ciété romaine, qui est très fermée; mais l'ancien sergent se montra réservé, plein de tact, simple, bien élevé, aimable, nullement gri- ère par sa nouvelle situation, et très pressé à bien faire en toutes choses. Si bien qu'on l'accepta tel qu'il était, et personne ne songea à lui rappeler son origine ob- scure, pas plus qu'il ne cherchait à en imposer.

Il eut un plus grand mérite, ce- lui d'employer son temps et son argent à faire le bien.

Il était mêlé à toutes les bonnes œuvres et spécialement dévoué aux œuvres françaises. Depuis longtemps il était président du comité des établissements français et de ce qu'on appelle "les œuvres françaises".

La France possède un patri- moine considérable à Rome, et ce patrimoine a un budget et un re- venu qui sert à entretenir Saint- Louis-des-Français et les chapel- lans attachés à cette église, les lits d'hôpital réservés aux Fran- çais, les écoles, et qui sert enfin à secourir les Français malheureux qui habitent Rome.

Le duc de Galeas venait sou- vent en France, pour respirer l'air natal. On le voyait à Vichy et à Paris, où il s'était fait plu- sieurs amis, notamment M. Bam-berger, le riche financier. Il avait un peu engraisé avec l'âge, mais les traits restaient fins et sa cour- toisie était extrême envers tous.

Il laisse une fille dont le nom est célèbre. C'est, en effet Mme Gabriel d'Annunzio, dont la beauté et la grâce avaient séduit le vo- lage écrivain. Elle en a deux en- fants et cependant elle et lui, après quelques années de bonheur, se sont séparés, et tous deux ils sol- licitent aujourd'hui la nationalité suisse pour pouvoir divorcer.

Mme d'Annunzio vient souvent à Paris, où on l'a vue suivre avec intérêt les représentations de la Duse.

Les alliances entre la société française et la société romaine sont assez rares. Une La Roche- foucauld a épousé autrefois le prince Marc-Antoine Borghèse. Elle est morte en 1894, laissant à Rome le souvenir d'une grande dame souverainement bonne et aimable, dont le salon était ou- vert à toutes les illustrations de l'aristocratie, des lettres et de l'art. Elle était la sœur de la comtesse Greffulhe, douairière.

Une autre Française, morte il y a quelques années, Mlle Arabella de Fitz-James, sœur du duc de Fitz-James, de la comtesse de Bi- ron et de la première femme du général de Charette, a épousé le duc Salviati, des princes Borghèse, également décédé. Elle a laissé un fils, duc de Salviati, qui a épousé une princesse Aldobrandini, et trois filles, dont l'une ma- riée au comte de Larderel et l'autre au prince François Borghèse, duc de Bomarzo.

La femme du duc Salviati ac- tuel est également petite-fille d'une Française, Françoise de La Ro- chefoucauld, qui épousa, en 1809, le prince Borghèse-Aldobrandini, écuyer de Napoléon Ier.

La famille de Larderel, alliée à la maison des ducs Salviati, est d'origine française comme celle des princes Torlonia, dont le titre est passé aujourd'hui dans la mai- son des princes Borghèse.

La famille de Lucien Bonaparte était, on le sait, devenue ro- maine, avec les titres de prince de Cassino et de Musignano. Les princesses Bonaparte de cette maison ont épousé le marquis de Roccajovine, le comte Primoli et le prince Gabrielli.

Cette maison a donné aussi un cardinal romain, le cardinal Bo- naparte, qui vivait très retiré à Rome.

Nous nous bornons à citer ces quelques alliances, bien qu'il y en ait d'autres.

Quant à la colonie française à Rome, elle a toujours été nom- breuse et l'on y a compté des per- sonnalités célèbres. Le vicomte Prosper d'Epiny, le sculpteur dont les œuvres sont dans toutes les demeures royales d'Europe, a longtemps habité Rome, et son atelier était le rendez-vous de tous les hommes d'esprit: le comte d'Illeville, qui a laissé des souvenirs si curieux; M. de Maguelonne, correspondant de "l'Univers", l'homme qui connais- sait le mieux Rome et le Vatican, et dont le talent émévillait Louis Veullot; le comte de Ré- sie, alors directeur des chemins de fer romains, et beau frère de

M. d'Epiny, et tant d'autres en- core, parmi lesquels un prêt des plus érudits et des plus intéres- sants, Mgr Bastide.

Mgr Bastide était au moment de l'armée française d'occupation à Rome. Pie IX voulut le conver- tir à Rome et le nomma chanoine de Sainte-Marie-Majeure. Avec huit mille francs par an, le prélat vivait heureux et faisait des bonnes œuvres. Il aimait les arts, et personne n'expliquait comme lui les œuvres de Raphaël.

Un jour, il perdit son frère, com- missaire à la cour d'Alger, et il en hérita inopinément de soixante mille francs de rente. T n'ar- gent! Qu'en faisait-il? Cet hom- me, qui était le désintéressé même, chose incompréhensible, en devint fou.

Un autre prélat, Mgr Th-rmoz, mort récemment, né en Dauphiné et devenu aboulement romain, bien qu'ayant fait plusieurs fois le tour du monde, était l'homme le plus doux, le plus réservé dans l'habitude de la vie, et le plus in- téressant dès qu'il consentait à parler.

Parmi les peintres, M. Hébert est celui qui a laissé les meilleurs souvenirs, avec un original qui s'appelait Pillard et qui vivait dans un grenier avec des chiens, des chats et des poules. Tous les étrangers de distinction allaient voir l'atelier de Pillard.

N'oublions pas le cardinal de Falloux, ni le cardinal Pitra, ni, parmi les vivants, le cardinal Ma- thieu, qui, actuellement, est seul à représenter la France au Vatican, avec un délégué spécial qu'on a chargé récemment de diriger les établissements français, et dont les appointements sont pris main- tenant sur les revenus de ces éta- blissements.

Enfin, l'abbé Duchesne, de l'Institut, représenté à Rome, mais au palais Farnèse, la science fran- çaise, comme M. Carolus-Durand représente l'art français à la Villa Médicis.

Rome n'est pas comme Corin- the: tout le monde peut y aller, mais il n'est pas donné à tous de comprendre Rome et les Ro- mains.

Le corbeau et le petit chien d'Irving.

La maison qu'habitait le grand acteur Henry Irving, dont l'An- gletorre déplore la mort, à Lon- dres, était aussi, de l'avis de tous ceux qui furent admis à la visiter, un véritable musée d'anti- quités et d'objets d'art. L'escalier était garni de beaux bronzes et de vases de Venise.

Irving possédait plus de tren- te éditions de Shakespeare, dont quelques-unes très anciennes et d'une grande valeur.

Il avait une vitrine d'objets qui lui étaient très chers et qu'il exhibait avec orgueil. C'étaient les grandes bottes à l'écheyère portées par le tragédien Edmund Bean dans le rôle de Richard III, et l'épée qui lui servit pour re- présenter Coriolanus; la bague de David Garrick; les montres de Philip Kemble et d'Edwin Forest; le poignard d'argent de lord Byron, etc.

Il serait trop long de faire la nomenclature de tous les trésors artistiques que renfermaient le salon, la salle à manger, le fa- moir, le cabinet de travail. Sur le bureau on trouvait toujours des fleurs fraîches gracieuse- ment disposées dans des vases artistiques. Au-dessus de la porte d'entrée du cabinet de travail, se tenait perché un cor- beau au plumage d'ébène évo- quant le sombre poème de Poë.

Irving avait un compagnon inséparable qui portait le nom de "Fassie." C'était un petit chien ratier, blanc et noir, que miss Ellen Terry avait donné au grand tragédien. Cette fidèle petite bête accompagnait son maître, chaque soir, au théâtre et, couchée sur un coussin, attendait la fin de la représentation.

Le grand acteur avait une vé- ritable tendresse pour son chien; il s'attachait, en riant, que par hasard, il oublierait Fassie à Lon- dres, en partant pour l'Améri- que, l'intégrant petite bête sau- rait traverser l'Atlantique pour venir le rejoindre.

Dernier détail artistique, Ir- ving fut l'un des plus rares tra- gédiens qui, en simulant la mort, tombait sur la scène en avant, au lieu de se rejeter en arrière, comme font presque tous les ac- teurs. C'est, d'après l'avis des plus grands médecins et de nombreux militaires ayant vu la mort de près sur le champ de bataille, que le grand artiste avait adopté ce jeu de scène qui, d'ailleurs, ne lui était pas spécial.

Navfrage d'un croiseur espagnol.

Londres, 28 octobre — Une agence télégraphique a reçu cet après-midi une dépêche de La Corogne, Espagne, annonçant que le croiseur cuirassé "Cardi- nal Cisneros" de la marine espa- gnole avait coulé au large de Vil- la Nueva, cet après-midi, après être venu donner sur un récif. L'équipage a été sauvé.

LE VOYAGE

du président à bord du "West Virginia."

Au large de la Passe Sud, Mis- sissippi, 27 octobre via Key West, Fde, 28 octobre.—Par télégraphie sans fil.—Vendredi matin à 9 heures 30 le président Roosevelt accompagné du chirurgien gé- néral Rixey et du secrétaire Loeb est monté à bord du croiseur cuirassé "West Virginia" de la ma- rine des Etats-Unis. Il a été reçu à la coupée par l'amiral Brownson, le capitaine Arnold et l'état-major de l'amiral.

Les officiers et l'équipage au complet étaient rassemblés sur le pont en grand uniforme et ont présenté les armes au président, pendant que les canons du bord tiraient la salve réglementaire et que le pavillon amiral était remplacé au grand-mât par le pavil- lon présidentiel. Quelques minu- tes plus tard le "West Virginia" levait l'ancre et prenait sa course à destination de la baie de Ches- peake. Au large de Key West il a été rejoint par le Pennsylvania et l'état-major de l'amiral.

La marche de l'escadre sera maintenue à la vitesse de 15 nœuds. C'est la première fois dans les annales de la marine américaine qu'une escadre couvra une aussi longue distance à marche forcée.

Le président Roosevelt est en excellente santé et jouit considé- blement de son voyage.

Washington, 28 octobre.—La station de télégraphie sans fil de l'arsenal de Washington est restée en communication constante avec le croiseur cuirassé West Virginia de 2.07 à 5.15 heures du matin.

Les messages recueillis à la station avaient été transmis du "West Virginia" au croiseur cuirassé "Colorado" mouillé au large de Key West.

A 7 heures lorsque le bruit des ateliers de l'arsenal commença à se faire entendre il fut impossible à la station de continuer à com- munique avec le croiseur, mais on espère que les communications pourront être reprises à la tombée de la nuit lorsque le travail cessera.

On considère comme très re- marquable le fait qu'un navire dans le golfe du Mexique ait pu communiquer avec Washington au moyen de la télégraphie sans fil, soit une distance de 1,100 milles.

Washington, 28 octobre.—Aus- sitôt que le croiseur cuirassé West Virginia est entré aujourd'hui en communication avec la station de télégraphie sans fil de Key West, le premier message qui a été transmis de la côte au croiseur a été un télégramme personnel adressé par Mme Roosevelt au président, le félicitant à l'occasion de son 35me anniversaire.

Ce message avait été envoyé la nuit dernière du département de la marine à la station navale de Key West, avec instruction de le délivrer à la première occasion.

Washington, 28 octobre.—A 2 heures 15 ce matin le croiseur cuirassé "West Virginia" a cher- ché à se mettre en communica- tion avec la station de télégraphie sans fil de Dry Tortugas.

A 2.25 heures le croiseur an- nonça à la station de Dry Tortu- gas qu'il avait 600 mots à adresser à la presse.

On suppose que les 600 mots mentionnés sont adressés à la Presse Associée par le capitaine Harry R. Lay.

Les dernières nouvelles du West Virginia parvenues au dé- partement de la marine annon- çaient que l'amiral Brownson avait bien reçu le télégramme lui mandant de faire du charbon dans la Baie de Lynn Haven.

Norfolk, Vie., 28 octobre.—L'avisio "Dolphin" de la marine des Etats-Unis, qui doit ramener le président d'Hampton Roads à Washington a passé au large du Cap de Virginie aujourd'hui et a jeté l'ancre dans la rade extérie- ure d'Hampton Roads en atten- dant l'arrivée du "West Virgi- nia."

AUX PHILIPPINES.

Washington, 28 octobre.—Le département de la guerre a reçu aujourd'hui de Manille la dépêche suivante: "Le brigadier général James A. Buchanan rapporte que le capitaine Frank R. McCov, à la tête d'une compagnie du 22ème régiment d'infanterie, a, dans la journée du 22 octobre, surpris le chef Ali, près de Bu- luane, Mindanao. Un des fils d'Ali et 10 partisans ont été tués. Deux femmes d'Ali, plusieurs en- fants et quelques guerriers ont été faits prisonniers. Trois soldats américains ont été tués et cinq blessés.

La fièvre à Natchez.

Natchez, Miss., 28 octobre.— Deux nouveaux cas de fièvre jau- ne ont été rapportés aujourd'hui au Bureau de Santé de Natchez.